

Adachi Masahirō

Par **Vittorio Secco**, 5e dan laido (Kiryoku.it, 23 janvier 2026)

Vittorio est un théologien luthérien, diplômé en philologie classique et en philosophie théorique.

« Dans les combats modernes au sabre en bambou, si certains l'emportent par mérite, de nombreux concurrents s'entraînent en nageant sur un terrain sec. C'est parce qu'avec des sabres en bambou recouverts de cuir, on ne se blesse pas même si on est frappé ou transpercé, donc même un pratiquant d'arts martiaux au seul esprit physique peut gagner par la ruse.

Quand on passe au combat avec de vrais sabres, qui peuvent infliger des blessures mortelles d'un simple effleurement, il est difficile de gagner par les moyens d'un esprit physique. Les pratiquants d'arts martiaux veules d'aujourd'hui, dotés d'un seul esprit physique, se prennent pour des maîtres s'ils gagnent des duels en appliquant quelques théories avec des sabres en bambou. C'est une grave erreur. Si on se contente de l'art limité du combat au sabre en bambou, à la fin on perdra. Dans tous les cas, on doit réfléchir aux principes de la victoire au combat avec de vrais sabres et s'entraîner à être résolu et à rester imperturbable même face à un adversaire fort.

De nos jours, il n'y a plus de guerre en cours, donc il n'est pas possible de faire des combats d'entraînement avec de vrais sabres et par conséquent, on ne peut pas savoir si, en utilisant de vraies armes, notre esprit sera fort ou faible, excité ou calme. Cependant, si on entraîne son esprit dans des circonstances normales, il restera calme et intrépide même avec de vrais sabres.»

Adachi Masahirō (env. 1780–1800), in T. Cleary (ed), *Training the Samurai Mind: a Bushido Sourcebook*, Shambala, Boston (MA) 2008. [éd. italienne: *La mente del Samurai*, Mondadori, Milano 2009, pp. 224–225]



Le week-end dernier, un séminaire culturel intéressant s'est tenu à Milan avec Takuya Murata Sensei [*Kendo 7e dan, Jodo 6e dan*], où l'on a parlé en particulier des aspects mentaux et spirituels liés à la victoire (ou à la défaite) dans le combat. J'ai retrouvé dans ce passage certains thèmes qui ont été abordés par le Sensei. L'une des tensions structurelles des disciplines martiales japonaises actuelles, et en particulier du Kendō et du laido, concerne le rapport entre la pratique moderne et la réalité originelle du combat.

Cette tension ne doit cependant pas être interprétée comme une fracture irrémédiable ni, encore moins, comme une dégénérescence pure et simple : elle constitue plutôt un problème inhérent à la pratique elle-même

(c'était déjà vrai au XVIIIe siècle), qui demande à être continuellement pensée et repensée.

En Kendō moderne, la construction de l'efficacité de l'action repose en grande partie autour du concept d'Ippon : un coup formellement correct, exécuté avec posture, esprit, Zanshin et avec une précision technique telle qu'il est reconnu comme valide. Ce dispositif a une valeur incontestable, car il apprend au pratiquant la synthèse entre le corps, l'intention et la forme. Cependant, c'est précisément cette importance-même qui risque parfois de faire perdre de vue le

contexte réel du combat au sabre, dans lequel il n'y a ni répétition de l'action ni possibilité d' "accumuler des points".

Dans un combat réel, un ou deux coups – souvent un seul – décident de la vie ou de la mort de l'un des deux adversaires. La logique du Shōbu ne coïncide pas avec celle de la compétition sportive, et le danger réside dans la confusion entre efficacité réglementée et efficacité absolue.

Cela ne signifie pas, et il est bon de le répéter avec force, que le Kendō soit inutile ou dénaturé. Au contraire : le Kendō est une discipline extrêmement exigeante, qui forme un esprit solide, éduque à la présence, à la gestion de la pression, au contrôle du corps et de l'émotivité. Ceux qui pratiquent sérieusement le Kendō développent des qualités physiques et martiales peu communes, difficiles à retrouver dans d'autres formes d'entraînement. Le problème ne réside pas dans le Kendō en lui-même, mais dans l'éventuelle absolutisation de son horizon, comme s'il épuisait le sens-même du combat au sabre. Quand le moyen est pris pour la fin, alors on commence vraiment à "nager au sec".

Paradoxalement, un risque encore plus subtil se présente dans le laidō. Ici, l'absence d'un adversaire réel peut être encore plus trompeuse que la confrontation avec un adversaire armé d'un Shinai ou d'un Fukuro-shinai. Dans le Kendō, même par médiation, l'altérité est présente : Quelqu'un nous affronte, réagit, commet des erreurs, nous met en difficulté.

En laidō, en revanche, l'adversaire est entièrement reconstitué par l'imagination du pratiquant. Si cette reconstruction n'est pas rigoureuse, concrète, presque douloureusement réelle, le risque est de glisser dans une pratique purement esthétique ou chorégraphique, dans laquelle le geste perd sa charge de nécessité. La question, évidemment, n'est pas – et ne saurait être – de risquer stupidement sa vie en combattant avec un Shinken.

La tradition elle-même ne le demande pas. Le cœur du problème réside plutôt dans l'entraînement sérieux et à l'adhésion au Riai de l'action, c'est-à-dire le respect profond de ce que l'action implique. Rendre l'adversaire effectif signifie lui redonner du poids, de l'intention, de la capacité de nuire ; Ça signifie agir comme si chaque erreur était définitive, même quand on sait que ce n'est pas le cas.

C'est dans cet espace mental et éthique que prend forme la véritable pratique du Keiko, entendu non comme un simple "entraînement", mais comme une revivification de l'ancien temps, une actualisation de sa présence, à se laisser l'interroger. En ce sens, Kendō et laidō ne sont pas des disciplines opposées, mais des pratiques qui s'éclairent mutuellement, à condition qu'elles ne soient pas réduites à des simulacres rassurants. La voie ne consiste ni à frapper ni à bouger davantage.



KIRYOKU